

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 49

Artikel: Toast aux Suisses a [i.e. à] l'étranger
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192630>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ganisation et une administration irrécupérables.

Allez maintenant vous livrer à des plaisanteries sur les « Amis de Morges, » qui ont fait, en cette occasion, aussi bien et peut-être mieux que nous ! Leur tir cantonal de quatre-vingt-onze, réussi de tout point, a fait disparaître à jamais pour eux l'histoire des zizelettes et consolidé le pont !

Les « Amis de Morges » ont bien mérité de leurs concitoyens et je vous propose de boire à leur santé.

Chose étonnante, on dirait que nos réjouissances si patriotiques et si fraternelles aient puissamment réagi au dehors, et d'une manière très heureuse ; car à la même époque, à peu près, la rade de Cronstadt retentissait des salves de deux flottes amies et de cris d'allégresse. Nous avons pu alors assister à ce spectacle unique : le tsar et la République s'embrassant à la pincette ! On assure même qu'il a fallu mille peines pour empêcher Guillaume II d'aller prendre part à cette tendre effusion.

Une seule note discordante est venue rompre à ce moment l'harmonie universelle : celle de l'angélique Mme Burke, distribuant à souhait des gifles à Montreux, en face de la plus belle nature qu'on puisse contempler et dont la vue seule devrait calmer tous les ressentiments.

Dirons-nous maintenant quelques mots de notre petit ménage lausannois. Eh bien, messieurs, comme vous le savez, tout y marche à merveille.

Vous souvenez-vous de l'anxiété qui, en quatre-vingt-neuf, s'empara de la population, alors que le Conseil communal, tout récemment renouvelé, et composé de deux fractions parfaitement égales, cinquante membres de la droite et cinquante de la gauche, fut appelé à réélire la Municipalité ?...

La gauche, voulant à tout prix sauver la Municipalité de son choix, ne pouvait le faire qu'en sacrifiant une partie de ses forces dans le Conseil, ce qui rappelait assez l'histoire du tyran de Pise, le fameux Ugolin, qui, emprisonné avec sa famille, et près de mourir de faim, mangea ses enfants pour leur conserver un père !

Mais enfin on est devenu dès lors si modéré, si raisonnable des deux côtés, on se fait des concessions telles que la majorité va souvent au-delà des désirs de la minorité, et que telle chose qui paraissait autrefois impossible, est accueillie aujourd'hui avec la meilleure grâce.

Donc, tout va pour le mieux ; notre ville prospère et s'embellit, et pour cela nous ne reculons devant aucun sacrifice.

Surtout, nous allons vite.

Ainsi, l'on se plaignait de l'insuffisance des trottoirs du Grand-Pont : immédiatement on s'en est occupé et l'on se mettra prochainement à l'œuvre pour l'exécution du plan fait à ce sujet en vue du tir fédéral de 1876.

L'ancien Casino, menacé depuis dix ou quinze ans, va tomber pour faire place au somptueux palais de la Banque cantonale.

Bientôt les bâtiments universitaires s'élèveront, malgré tout, sur un terrain chargé de malédictions.

Viendra le jour aussi où la démolition de la rue du Pré et de la rue du Flon fera de ce quartier une petite Cannebière.

Le lit commun du Flon et de la Louve a été corrigé durant l'été, en Pépinet, où s'opère le mélange des eaux limpides des deux fleuves lausannois. Ce travail, assez long, n'ayant pu s'effectuer qu'en pratiquant une large ouverture du sol, la direction des travaux fut pendant de longues semaines en mauvaise odeur auprès de ses administrés, et surtout des habitants du quartier, placés aux premières loges pour jouir des émanations qui faillirent compromettre la finesse et la juste réputation des produits de la pharmacie Odot.

Ceci nous remet tout naturellement en mémoire les instructions imprimées et répandues abondamment en ville à l'occasion du typhus, heureusement très bénin. Je ne m'associerai pas ici aux nombreuses critiques soulevées par ce curieux document, dicté évidemment par la louable intention de tranquilliser les étrangers en séjour dans nos parages, et d'en attirer d'autres ; je veux seulement vous signaler l'ingénuité de ses instructions, qui nous recommandaient de ne boire que de l'eau bouillie, — à nous, Lausannois, qui avons la réputation de ne boire ni l'une ni l'autre !...

Quant à la Poste, nous l'attendons toujours avec une résignation vraiment exemplaire. C'est là une de ces questions bizarres, fluctuantes, tour à tour pleines d'espoir et de déceptions, sujettes comme la bourse à la hausse et à la baisse, allant et venant de la cave au grenier.

Nous attendons la Poste comme des gens qui aiment à voir les choses marcher lentement. Aussi je vous avoue que si nous n'avions pas à nous incliner devant l'autorité de l'Evangile, je serais porté à croire que ce n'est point Josué, mais bien les Lausannois, qui arrêterent jadis le soleil sur Gabaon !...

L'Hôtel des Postes construit, il ne nous restera qu'une seule question à liquider, question grosse de soucis et d'ennuis de toute espèce, et dont la solution deviendra de jour en jour plus délicate et difficile, hélas !

C'est la question de savoir ce qu'il nous faudra faire de nos *ruclons* !

Tous nous devons avoir à cœur d'éloigner le plus possible ces immondices, tristes débris de la vie humaine, dans toutes les conditions et tous les milieux, et qui nous feraient certes ouvrir de grands yeux s'ils pouvaient raconter tout ce qu'ils ont vu et entendu !

Cet obstacle franchi, nous entrerons dans une ère de tranquillité et de vrai bonheur communal, notre Municipalité se multipliant pour nous être agréable. Interpellée l'autre jour au sujet des dangers qu'offrent pour les passants les ronces artificielles utilisées dans les clôtures, elle a immédiatement donné une réponse satisfaisante, ne voulant absolument rien tolérer qui puisse blesser ses chers contribuables.

Cela dit, chers concitoyens, permettez-moi de faire appel à la gaieté de tous, etc., etc.

Toast aux Suisses à l'étranger.

M. le député Henri Gaulis, sollicité de prendre la parole au banquet de la Société des Carabiniers dimanche dernier, a porté un toast aux Suisses à l'étranger. Il l'a fait en termes à la fois simples, élevés et patriotiques, qui ont laissé à tous une excellente impression. Sur le désir de plusieurs convives, nous avons prié M. Gaulis de nous donner le texte de son discours. Il a bien voulu nous l'envoyer, et nous l'en remercions.

Messieurs et chers compatriotes.

Après le toast à la Patrie que vous venez d'applaudir comme il le méritait, il en est un qui me semble devoir y faire suite.

Je veux vous parler de nos compatriotes à l'étranger, parmi lesquels on compte beaucoup de Vaudois, dont le nombre s'est encore augmenté par de récents départs pour le *Nouveau-Mexique*, où ils fondent actuellement une colonie qui porte déjà le nom de *Vaud*.

Eh bien, Messieurs, ces Confédérés qui sont disséminés dans le vaste monde, comme les îlots dans l'Océan, et qui n'oublient jamais la Patrie, demandent aussi qu'on ne les oublie pas.

Dès qu'ils sont en nombre, les Suisses à l'étranger se constituent en sociétés, sociétés de secours mutuels, de chant, de gymnastique, etc. Puis, chaque année, une fois au moins, ils se réunissent pour discuter de leurs affaires ; après quoi ils terminent la journée par un banquet, dans une salle ornée d'écussons cantonaux, au milieu desquels le drapeau fédéral symbolise la patrie absente. Leur premier toast, qui est toujours pour elle, est suivi de discours et de chants patriotiques. L'émotion, qui s'empare alors de tous les cœurs, rappelle ce que disait le poète Didier, à

l'adresse des Suisses au service de Naples et de France :

Jamais *Cent-Suisse* au loin n'entend le Ranz-des-Vaches
Sans qu'une larme tombe au bord de ses moustaches.

Car ces deux vers, après le changement d'un seul mot, peuvent parfaitement s'appliquer à nos Confédérés si nombreux aujourd'hui à l'étranger, quand ils chantent la patrie :

Jamais un Suisse au loin n'entend le Ranz-des-Vaches
Sans qu'une larme tombe au bord de ses moustaches.

Un petit journal vaudois met en tête de ses numéros cette simple devise : *Le sol, c'est la Patrie*. Il y a là beaucoup de vrai, et je crois pouvoir dire que pour nos compatriotes absents, le sol est bien la Patrie, car toujours ils ont leurs regards tournés de son côté et ils ne se désintéressent jamais de ce qui se passe chez nous.

Le 1^{er} août, quand toute la Suisse était debout pour fêter le sixième centenaire de la Confédération et que, dans cette splendide soirée les feux de joie allumés sur tous les monts, lançaient leurs flammes vers le ciel, que les pensées de tous montaient, elles aussi, vers Celui qui depuis des siècles est le seul maître que reconnaisse la Suisse, nos Confédérés à l'étranger étaient tous de cœur avec nous pour demander à notre Souverain Maître de continuer à protéger notre patrie.

Et plus tard, les journaux, échos de ce qui s'était passé au loin, nous racontaient avec quel entrain et quel patriotisme nos Confédérés avaient fêté partout notre glorieux anniversaire.

Non, ils ne nous oublient jamais. Dans nos tirs fédéraux, le pavillon des prix compte toujours, parmi les plus beaux, ceux des Suisses à l'étranger. Quand un malheur vient nous frapper, soit qu'une rivière, rompant ses digues, jette la désolation dans une de nos paisibles et riantes vallées, soit que la flamme perfide, chassée par un coup de föhn, dévore en quelques instants un village dans nos montagnes, ces Suisses, qui vont demander à l'étranger les moyens d'existence qu'une mère féconde, plus riche en enfants qu'en ressources, ne peut leur donner, ces Suisses, malgré l'éloignement, et avec un esprit de solidarité admirable, prélèvent sur ce qu'ils gagnent les secours qu'ils s'empressent de nous envoyer !

Chers concitoyens.

C'est donc à nos fidèles et chers Confédérés à l'étranger que je veux porter mon toast, vous priant de vous joindre à moi pour leur souhaiter bonne santé, bonheur et prospérité. Faisons des vœux pour que beaucoup d'entre eux puissent revenir au pays jouir d'un repos bien mérité, et que, contemplant nos coteaux et nos montagnes et se rappelant d'anciens souvenirs, des larmes, — mais des larmes de bonheur, — puissent encore

tomber sur leurs vieilles monstaches blanchies par l'âge et le travail !

Aux Suisses à l'étranger : Qu'ils vivent et qu'ils prospèrent !

Lo lutenieint et lo chasseur à tsévau.

Se lâi a dâi bio lurons et dâi ballès gaupès pè lo mondo, l'est tant mi por leu ; mâ lâi a assebin dâi pourro diastro que voudriont bin être autrameint que ne sont ; et n'est pas râ dè vairè dâi campins, dâi bicclio, dâi pi pliats, dâi bossus, dâi z'écouessi et dâi botassons, sein comptâ lè sordiaux, lè novients, lè quelions et autro mau-venus, que n'est pas dè lâo fauna se sont dinsè. On ne s'est pas fé ; et clliâo que sont ein boun'état sont bin mau avezâ quand sè mettont à coufena on lulu qu'a oquiè que clliotsè ; et faut être bin crouïo po reprodzi à n'on sor dè ne pas ourè pe bé qu'on toupin ; âo bin à n'on bicclio d'avâi on ge que guegnè à gautse quand l'autro vouaitè cein que sè passè à drâte.

Mâ que volliâi-vo ! y'a pertot dâi dzeins sein pedi que ne tràovont rein de pe coumoudo, po sè fèrè passâ po mâlins, què dè coufena clliâo que ne sont pas asse bio què leu ; mâ ne faut pas adé lâi sè fiâ : on tsancro dè petit bossu a soveint mé dè malice et d'esprit qu'on bi l'homme, et on a soveint vu dâi crouïo petits cra-zets mettrè dein on sa à recoulons dâi grands blaguieu què sè créyant dâi tôt fins.

L'est cein qu'est arrevâ âo camp dè Bire, y'a on part de teimps. On lutenieint dè chasseur à tsévau, on « dieu-medane, » avâi la nortse po coufena lè dragons. Lo bougro avâi bouna pliatena et tâtsivè adé dè lanci dâi fions per devant lo mondo, po fèrè rirè lè dzeins. Lâi avâi ein mémo teimps pè cè camp dè Bire on bravo chasseur à tsévau, on pàysan, qu'avâi dâi z'orolhiès que ne poivont pas sè teni alliettiâs contrè la tète. Clliâo tsancrès d'orolhiès, dâi ballès z'orolhiès, aviont lo diablo po sè teni coumeint dâi delèzès âovertès, que n'étâi portant pas la fauna à cé bravo sordâ ; mâ lo gaillâ avâi bcuna leinga.

On dzo que lo « dieu-medane » lo reincontrè devant la caserna, iò y'avâi onna masse dè mondo, sè peinsâ dè lâi derè onna coufenarda po amusâ lè z'autro, et lâi fâ :

— Dites-moi, dragon, avez-vous une ficelle ?

— Non, mon lieutenant, se repond lo sordâ.

— C'est bien dommage ; vous auriez pu attacher vos oreilles pour leur empêcher de partir à droite et à gauche, car quand on en possède de si jolis exemplaires, il faut en prendre soin.

— C'est vrai, mon lieutenant, repond lo dragon que n'étâi pas nantset, aussi

avec votre esprit et mes oreilles on ferait un âne épatant !

L'autro, que sè peinsâvè dè fèrè rirè lè camerado âo dragon ne s'atteindâi pas à cllia reimboteha ; assebin quand lè ve ti recaffâ à sè teni lo veintro, l'eut couaitè dè s'einfatâ dein la cantina, kâ l'est li que sè trovâ être lo bobet.

Conservation de la colle de pâte. — Pour retarder la fermentation de la colle de pâte, on a recours d'habitude à l'alun de potasse ou à l'alun d'ammoniaque, qu'on mélange en poudre à la colle dans la proportion de 2 à 3 %. Le borate de soude (borax du commerce) à la dose de 1 %, lui est préférable. Non-seulement la colle de farine ou la colle d'amidon boratée se conserve mieux, mais encore elle est plus adhésive, elle colle mieux.

Capilotade de volaille. — La capilotade de volaille s'accommode avec les débris de volaille de desserte. Faites un roux blanc, joignez-y des champignons, du persil, des échalottes hachées. Mouillez d'un verre de vin blanc et de bouillon, faites cuire doucement pendant une demi-heure. Dégraissez et servez entouré de croûtons frits.

Nettoyage des burettes à huile. — Versez bien chaud dans les burettes du marc de café encore humide, secouez vivement dans tous les sens, rincez et laissez égoutter.

Bibliographie.

Le Jeune Citoyen. — Cette intéressante publication va commencer sa huitième année. Avantageusement connue, elle rend de précieux services aux élèves des cours complémentaires, comme aux jeunes gens qui se préparent aux examens des recrues. Nous ne pouvons donc qu'engager vivement de nombreux souscripteurs à augmenter le chiffre des abonnés. Bonnes lectures, biographies nationales, histoire, géographie avec cartes et croquis, instruction civique, rédaction, arithmétique, sujets traités dans les examens de recrues : telle est la matière que l'on trouve dans chaque numéro. Abonnement, 1 fr. 50 par an pour la Suisse, s'adresser, par carte-correspondance, à l'administration du *Jeune Citoyen* ou à la librairie F. Payot, à Lausanne.

THÉÂTRE. — On nous a donné, jeudi soir, la *Nuit de Mai* et le *Misanthrope*. La *Nuit de Mai* est une de ces inspirations superbes, auxquelles il ne faut point s'attaquer si on ne peut l'interpréter d'une manière parfaite. La moindre faute de diction lui enlève tout son charme. Aussi nous nous permettons de dire à Mlle Thouard (la Muse) : « Quand on a tout pour bien dire, la grâce physique, un jeu facile, un voix agréablement timbrée, il n'est pas permis de ne pas savoir son rôle par cœur, d'époumonner le souffleur, et de gêner l'harmonie et la facture du vers par une diction trop précipitée. » Tout cela est regrettable, car nous sommes persuadé que Mlle Thouard a beaucoup de talent et peut faire infiniment mieux. — M. Gustave Scheler (le Poète), a été excellent.

Nous n'avons assisté qu'au premier acte